

5^e Année - N 208.

Le numéro . 30 centimes

10 Octobre 1918.

LE PAYS DE FRANCE



G^{al} Peyton C. Marsh
DE L'ARMÉE AMÉRICAINE.

Organe des
ÉTATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

... pour la France. 15 Fr.

Édité par
Le Matin
2.4.6
boulevard Poissonnière
PARIS

Abonnement pour l'Etranger. 201



II

Après déjeuner M. Girard conduisit Suzanne à l'appartement de son père. Quand elle en eut fait le tour, il la présenta à M^{me} Barnier.

La mère de l'ingénieur était grande, sèche, anguleuse et parlait haut, la voix nette, presque tranchante.

— Je reçois dans ma salle à manger, s'excusa-t-elle. J'ai fait du salon le bureau de mon fils Louis auquel il faut beaucoup de place pour ses tables, ses plans, ses planches. C'est la guerre et l'utilité doit passer avant le confortable.

Elle rougit de plaisir quand l'usinier lui proposa de conduire Suzanne chez ses amis. La perspective d'aller déjeuner tous peu chez les Langlois avec la jeune fille la remplit d'aise, car elle brûlait de se montrer pour faire valoir ses fils. Elle ne savait comment exprimer les bonnes dispositions qui l'animaient. Elle dit :

— Ma porte vous sera toujours ouverte, Mademoiselle.

Mais Girard pressé se leva :

— Allons, Suzanne, fit-il, c'est votre heure. Au travail. Je viendrai vous prendre ce soir dans mon auto et nous irons chercher votre malle.

La jeune fille le suivit.

Son bureau lui plut de prime abord ; clair, vaste, haut de plafond, tapissé de cartes murales. Elle aimait également sa place tout contre une fenêtre largement ouverte sur la Seine.

Ingénieurs, chefs de service, contremaîtres se présentèrent tour à tour, réclamant ses services, et elle put se faire une idée de l'activité intense qui régnait dans l'usine.

Le fils de M^{me} Barnier vint à différentes reprises. Il était distingué, grand, nerveux, pressé, soucieux de la justesse de ses termes.

Suzanne se rendit très bien compte qu'elle plaisait à tous ces messieurs, surtout aux jeunes qui s'étudiaient en lui parlant et la dévisageaient avec une curiosité admirative, mais celui dont elle attira plus particulièrement l'attention fut sans conteste l'ingénieur Barnier qui, plusieurs fois, se troubla en la regardant et dut, pour raccorder ses phrases, errer de droite à gauche en dictant, les mains derrière son dos et les yeux au plafond. Cet hommage spontané à son physique avantageux ne déplut pas à la jeune fille, car il était involontaire et discret. En outre, l'impression produite sur elle par ce jeune homme de valeur était des meilleures.

Le courrier s'entassait. Suzanne, heureusement, était une virtuose du clavier alphabétique. Elle se battit si bien avec sa machine qu'à 6 heures sa correspondance était à jour.

M. Girard la félicita de ses heureux débuts et l'entraîna en hâte. C'était un homme qui luttait toujours contre sa montre.

A 6 heures et demie, Suzanne monta chez ses tantes. Les sœurs de sa mère ne partaient plus.

M. Girard était passé chez elles pour les dissuader de quitter Paris. Il leur promettait cinquante clientes avant la fin de la semaine.

— Suis ta destinée, mon enfant, conseillèrent à Suzanne les vieilles filles transfigurées.

Mais Suzanne s'inquiéta :

— Vous n'avez pas demandé d'argent à M. Girard ?...

— Mais si !... rassure-toi !... lui fut-il répondu sur un ton bien parisien.

Le cœur tourmenté, dès qu'elle eut repris sa place en auto à côté de son bienfaiteur :

— Pourquoi, lui reprocha-t-elle, avez-vous oublié mes tantes ?

Girard lui répondit avec gravité :

— Pour que vous ayez toujours à votre portée votre ancien refuge, ma chère enfant. De la sorte vous vous sentirez beaucoup plus libre.

Une sorte de vertige étourdisait Suzanne. Elle se sentait prise dans un engrenage. Elle s'était présentée à l'usine pour obéir à son père. Elle ne pouvait douter de Girard, mais elle

s'effrayait de l'ascendant que l'ancien associé avait pris sur elle. Il lui imposait son autorité et sa confiance, il subjuguait sa volonté et elle lui était attachée par des liens si forts qu'elle ne se sentait plus capable de le quitter.

Un peu avant 9 heures, ce même soir, comme Suzanne se disposait à rentrer chez elle, la porte d'en face s'ouvrit et M^{me} Barnier l'interrogea :

— Je voudrais vous parler, lui dit-elle. Excusez un sans-gêne aussi familier, mais puisque M. Girard m'honne de son choix pour vous accompagner dans le monde, il est indispensable que nous fassions plus ample connaissance. Entrez. Je vais vous présenter à mes fils.

Suzanne accepta. Et la présentation fut faite avec une solennité bourgeoise et cérémonieuse.

La mère, entraînée à coup sûr par une ancienne habitude, entama une véritable biographie de son fils aîné, laquelle tourna au panégyrique. Elle parlait d'abondance. La jeune fille sourit. De combien de visiteurs M^{me} Barnier avait-elle ainsi lassé la patience ?... Travers coutumier prouvé par la résignation sans révolte des deux fils à écouter leur mère.

Suzanne connut les succès de l'ingénieur au collège, puis à l'Ecole polytechnique dont il était sorti premier. Et maintenant, comme le disait avec un accent de triomphe M^{me} Barnier, c'était la récolte !...

Puis ce fut le tour du cadet. Mauvais débuts. Etudes déplorables. Que d'amères déceptions !

Et la mère, forte, attestait :

— Péniblement bachelier, Mademoiselle !

Elle corrigea ce que ce début avait d'amer.

— Et cependant Lucien aussi possédait des

un homme !... C'est lui qu'on doit considérer comme un être réellement supérieur, comme un phénomène !... Sa réussite n'est pas un effet du hasard, elle est due à ses éminentes qualités.

» Sans l'appoint d'une instruction spéciale et d'un entraînement scientifique commencé dès l'enfance, il s'est mis au courant des questions techniques les plus ardues. A première vue, il pénètre les organismes les plus délicats du matériel le plus compliqué. Un coup d'œil sur un plan lui suffit pour savoir le parti qu'on en peut tirer. Quand je lui explique de vive voix des perfectionnements qui m'ont coûté de nombreuses veilles, il saisit tout de suite et je puis me fier à lui pour l'exécution pratique de mes trouvailles.

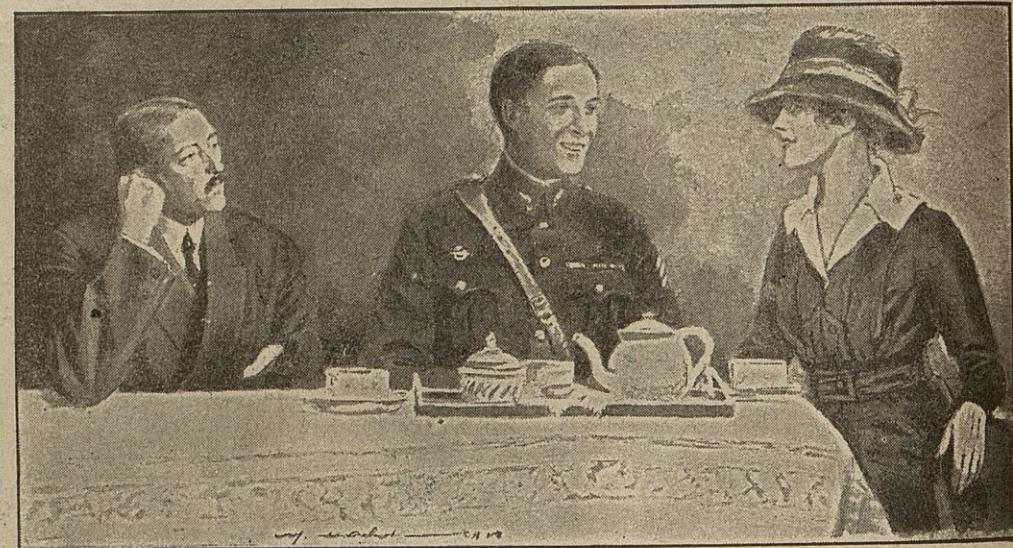
» Sa connaissance des hommes est telle qu'il lui suffit de regarder travailler un ouvrier pour le juger.

» Son activité et sa puissance de travail sont dignes de son audace. Il a accepté des marchés écrasants, des commandes sous le fardeau desquels tout autre aurait sombré. Il y a longtemps que vous ne l'aviez vu, Mademoiselle ?

— Deux ans.

— Vous trouverez sa situation bien changée. Sur la rive laborieuse, c'est l'homme en vue.

— Moi, dit avec désinvolture l'officier, ce qui me plaît le plus chez notre grand industriel, c'est son succès auprès des femmes. Toutes les mères lui offrent ouvertement leurs filles au choix. Il n'aurait qu'à tendre la main. Rien de plus amusant que la façon dont se brisent ces tendres offensives contre son imperturbable froideur. On n'a jamais pu le faire sortir d'une amabilité polie, d'une réserve affable, cent fois plus déses-



qualités exceptionnelles, puisque le voilà capitaine à vingt-cinq ans et déjà célèbre !...

Elle souligna non sans orgueil :

— Mon fils en est à son 2^e avion !...

Lucien souriait. Une joie intense débordait de tout son être. Le vertige prenant de sa vie aventureuse l'enivrait. On le devinait ardent, actif, adroit, de décision prompte. Il raconta, en les mimant par des jeux de physionomie et des gestes évocateurs, les plus tragiques de ses combats aériens. Ces souvenirs vivifiés par la parole et l'expression impressionnaient au plus haut point.

Pendant que sa mère et son frère parlaient, Louis regardait Suzanne dont la claire beauté s'épanouissait sous la lampe. Dès lors la jeune fille l'avait profondément impressionné au cours de la journée, mais il croyait mieux l'apprécier maintenant. L'esprit n'est-il pas plus lucide pendant les douces minutes d'oisiveté qui suivent les repas ou aux heures fébriles de travail pressé ?

Et il s'interrogeait, non sans trouble : Vais-je me laisser prendre ?... Jamais il n'avait rencontré tant de fraîcheur, tant de charme ingénue dans une physionomie plus séduisante !...

Louis Barnier jugea que son tour de prendre la parole était venu. Ce fut à Suzanne qu'il s'adressa. Une sorte de penchant spontané le poussa à lui plaire et, ne connaissant rien d'elle, n'ayant aucun souvenir commun à évoquer, il crut lui être agréable en lui parlant de son protecteur. Il se lança :

— Vous venez d'entendre célébrer nos louanges, Mademoiselle, sourit-il, mais que sommes-nous auprès de M. Girard, par exemple ? Voilà

pérante qu'un recul catégorique. On a beau insister. Il a l'air de ne pas comprendre.

Malgré elle Suzanne lança comme un réflexe :

— Il se trouve trop âgé, peut-être.

M^{me} Barnier protesta avec véhémence :

— Trop âgé ?... Mais un homme arrivé est tout jeune quand il n'a pas une ride et pas un cheveu blanc. Vous verrez si dans ses relations M. Girard est traité comme un homme âgé !... A lui les hommages !... à lui les sourires !... Tenez, mon fils a trente ans, il a une bonne situation, un physique avantageux, eh bien ! c'est à peine si l'on prend garde à lui quand il est avec son chef.

— Je ne tiens pas à plaire à tout l'univers, observa l'ingénieur.

En s'exprimant, il regardait Suzanne avec une telle insistante que celle-ci crut distinguer dans son regard une intention à son adresse. Elle baissa les yeux, puis les leva sur M^{me} Barnier. La mère riait de la boutade de son fils.

Dix heures sonnaient. La jeune fille se leva.

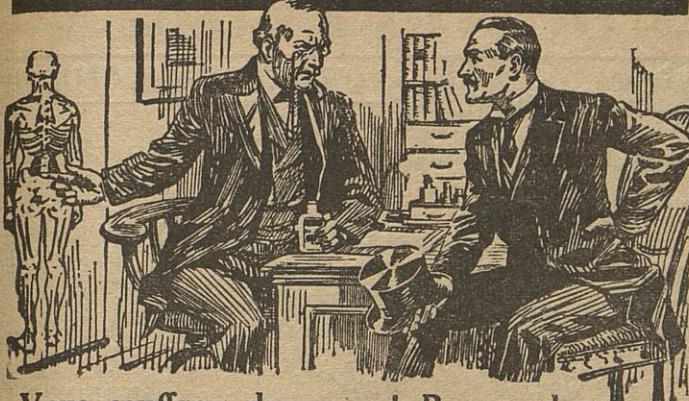
— Revenez tous les soirs vous distraire, quelques instants avec nous, invita encore M^{me} Barnier. La solitude n'est pas faite pour votre âge.

Suzanne se retira dans son appartement et son cœur se serra de s'y voir isolée. Elle appela de tous ses vœux le retour escompté de son père.

Cette première journée d'une existence nouvelle la bouleversait un peu. Transplantée brusquement dans ce milieu inconnu, accueillie avec une bienveillance qu'elle ne pouvait s'empêcher de trouver trop marquée, elle se sentait à la veille d'une transformation possible de sa vie.

(A suivre.)

URODONAL



Vous souffrez des reins ! Prenez de l'URODONAL et vous serez rapidement soulagé.

L'OPINION MÉDICALE :

De nombreux maîtres ont démontré l'utilité de l'*Urodonal* et ses précieuses propriétés, et la nécessité de ce médicament dans la lutte contre la rétention urique est devenue une sorte d'axiome médical. Mais l'emploi de ce produit, dans les cas dont nous venons de parler, sera non moins heureux et donnera des résultats non moins favorables. Je connais tel confrère qui autrefois, à chaque fin d'hiver, souffrait semblablement pendant plusieurs semaines et se voyait forcée de réduire notablement la somme de travail. Il s'épargne maintenant cette petite crise grâce à l'usage d'*Urodonal* pris à dose de trois cuillères à soupe, quotidienne-ment pendant un mois ou six semaines. »

Dr A. STIÉVENARD,
Professeur d'hygiène à la Centrale d'Education ;
Ex-Médecin assistant des hôpitaux de Bruxelles.

« L'*Urodonal* n'est pas seulement le dissolvant le plus énergique de l'acide urique actuellement connu, puisqu'il est 37 fois plus puissant que la lithine, il agit en outre préventivement sur sa formation, s'opposant à sa production exagérée et à son accumulation dans les tissus péri-articulaires et dans les jointures. »

Dr P. SUARD,
Ancien Professeur agrégé aux Écoles de Médecine navale ; ancien Médecin des hôpitaux.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. — Le flacon, franco, 8 francs ; les trois flacons, franco, 23 fr. 25.

Pagéol

répare la vessie

**Guérit vite et radicalement
Supprime les douleurs
de la miction
Evite toute complication**

L'OPINION MÉDICALE :
« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action anti-urétique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph SIMONI,
Médecin-Major, Hôpital militaire d'Ancône.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valenciennes, Paris et toutes pharmacies. La demi-boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco, 11 francs.

« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyérites et les prostatis. »

FANDORINE

**Spécifique des
Maladies de la femme**

**Arrête
les hémorragies.**

**Supprime
les vapeurs.**

**Guérit les fibromes
non chirurgicaux.**

Toute femme doit faire chaque mois une cure de FANDORINE.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon de *Fandorine*, franco, 11 fr. ; flacon d'essai, fr. 5.30.

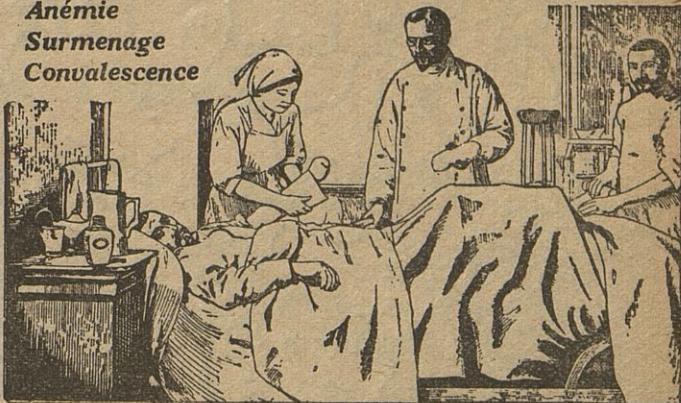
Communication :
Académie de Médecine
(13 juin 1916).



Globéol

abrège la convalescence

**Anémie
Surmenage
Convalescence**



**GLOBÉOL augmente la résistance
de l'organisme et favorise la guérison**

L'OPINION MÉDICALE :

« Extrait total du sérum et des globules du sang, le *Globéol* est incontestablement le plus actif de tous les produits, de toutes les préparations organiques ou minérales vantées comme réparateurs du sang. Il est en même temps le meilleur des toniques nerveux connus jusqu'à ce jour, ce qui lui permet de rendre rapidement la faculté de dormir aux malades qui l'ont perdue par suite de l'épuisement nerveux dont ils sont atteints. » Dr DELSAUX,

Médecin sanitaire maritime.

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner en une foule de cas les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de *Globéol*. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

Dr HECTOR GRASSET,

Licencié ès sciences, lauréat de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris. Le flacon, franco, 7 fr. 20 ; les 3 flacons, franco, 20 francs.

JUBOLITOIRES

Traitemenit curatif des Hémorroïdes

L'OPINION MÉDICALE :

« Les hémorroïdes possèdent maintenant, grâce à la récente création des Jubolitoires, un topique souverain, comme aucun suppositoire n'avait pu en réaliser avant eux. »

Dr ROUANET DU LUGAN
Médecin sanitaire maritime.



Suppositoires
antihémorragiques,
décongestionnantes
et calmantes,
complétant l'action
du Jubol.

Comme dans
un fauteuil
avec les
Jubolitoires.

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

**Exigez la forme nou-
velle en comprimés
très rationnelle
et très pratique.**

Communication
à l'Acad. de Méd.
(14 oct. 1918).

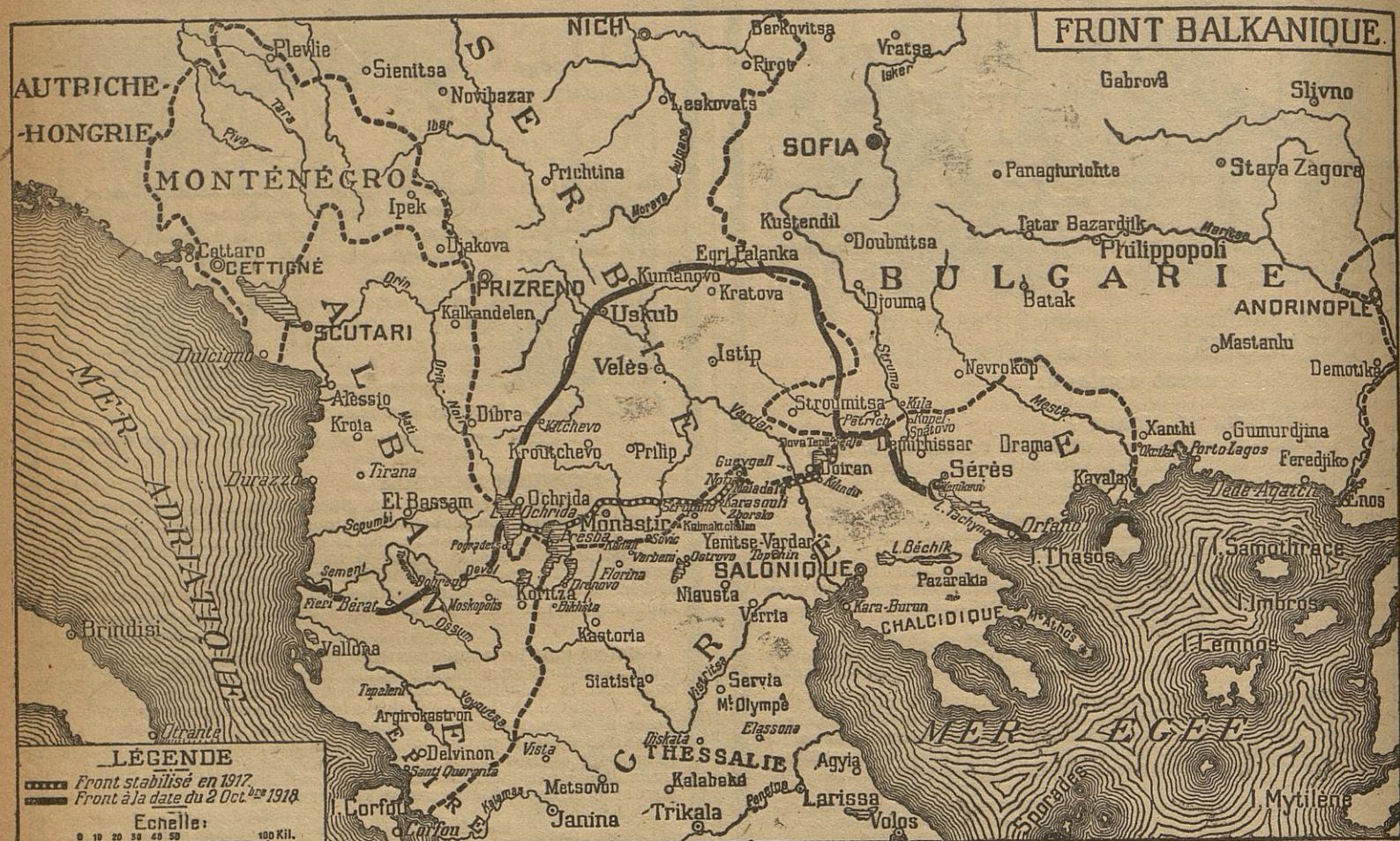
Etabl. Chatelain,
2, r. Valenciennes,
Paris, et
t^e pharmacies.
La b^e, fr. 5.30;
les 4 b^e, fr. 20 fr.;
la gr. botte, fr.
7 fr. 20; les 3
gr. b^e, fr. 20 fr.



Excellent produit non
toxique, déconges-
tionnant, antieu-
corrélique, résolu-
tif et cicatri-
sant. Odeur
très agréable.
Usage
continu très
économique.
Assure un
bien-être réel.

Voilà la boîte de GYRALDOSE indispensable
à toute femme soucieuse de son hygiène.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT BALKANIQUE (d'après les Communiqués officiels)



LE FRONT ASIATIQUE (d'après les Communiqués officiels)

LE PAYS DE FRANCE

LA SEMAINE MILITAIRE

du 26 Septembre au 3 Octobre



ARMÉ les événements les plus marquants de cette période du 26 septembre au 3 octobre, signalons d'abord la cessation des hostilités avec la Bulgarie en vertu d'un armistice qui lui a été accordé sur sa demande le 30 septembre ; la reprise de Saint-Quentin par nos troupes et l'occupation de Damas par les forces du général Allenby.

Du 26 septembre au 3 octobre, la bataille ne s'est interrompue nulle part, sur l'immense front qui va de la mer du Nord à l'Alsace. A la date du 3 octobre, on la voit aussi active dans tous les secteurs sans exception. Les attaques des alliés se succèdent sans répit, déclenchées alternativement tantôt dans un secteur, tantôt dans un autre, de sorte que les armées allemandes ne cessent pas un seul jour d'être accrochées partout à la fois, sans pouvoir se porter l'une à l'autre secours. Les Boches, d'ailleurs, sont battus partout : partout ils se défendent désespérément, mais enfin ils reculent ; la guerre a tout à fait cessé pour eux d'être « fraîche et joyeuse ».

Le 28 septembre, de Dixmude à Ypres et de là à Warneton, Belges et Anglais attaquent en liaison, les premiers sous le commandement du roi Albert, les seconds sous celui du général Plumer. Des forces françaises coopèrent avec l'armée belge. Pendant ce temps, la flotte britannique bombarde sévèrement la côte belge. Les armées alliées battent de haute lutte l'ennemi sur l'ensemble de la grande crête des Flandres et sur la totalité de la position Messines-Wetschaele. Les premiers objectifs sont bientôt dépassés. Dans la première journée, les Belges s'emparaient de presque toute la forêt d'Houthulst et de la zone limitée par Moumen, Pierkenhoek, Shaep, Valie et Broodseinde, tandis que les Anglais enlevaient le bois du Polygone, le mont Molenaert et atteignaient la lisière nord de Ghivelt. Le nombre de prisonniers faits par les alliés était considérable. Le nombre de canons, la quantité de munitions enlevés à l'ennemi n'étaient pas moins élevés. Dans son ensemble, le mouvement était dirigé vers Roulers et tendait au débordement par le nord de Tourcoing, Roubaix, Lille. Le 1^{er} octobre, Belges et Français étaient à proximité de Hooglede et de Roulers ; au sud de Roulers, les Anglais s'emparaient de Ledeghem, sur la voie ferrée Roulers-Menin et franchissaient la Lys entre Wervicq et Comines. Le 2, l'armée Plumer avait pris Gheluwe et s'était portée jusqu'à une distance minimale d'Armentières. Les Boches avaient commencé à évacuer de Lille la population civile ; vers la côte belge, ils démenageaient leur artillerie lourde.

Les opérations dirigées contre Cambrai continuent, le 27, par une nouvelle grande attaque, menée par les généraux Horne et Byng : il s'agit d'enlever des positions formidables, surtout dans le secteur nord du champ attaqué, où le canal du Nord et les pentes découvertes vers l'ennemi rendent l'avance extrêmement difficile. Cependant, les Britanniques, qui ont avec eux des Américains, atteignent promptement leurs premiers objectifs et marchent à la conquête des suivants. On ne peut entrer ici dans les détails des progrès quotidiens de cette vaste manœuvre. A la date du 2, nos amis occupent les lisières nord, ouest et sud de Cambrai par l'occupation de Tilloy, Proville, Neuville-Saint-Rémy, Ramillies. On se bat dans les faubourgs. Mais nous n'aurons de la grande ville que des ruines : avant de la quitter, les barbares la brûlent. L'encerclement, d'ailleurs, se poursuit. Au sud, Grèvecœur est pris le 1^{er}. Plus bas, le 2, les Australiens enlèvent le Catelet et Gouy.

Anglais et Français n'ont pas moins vigoureusement agi en direction de Saint-Quentin. Enlevant une à une les dernières positions allemandes qui la protégeaient encore, nos troupes, en liaison avec les Britanniques, encerclaient peu à peu cette ville, qui a été reprise, en grande partie, le 1^{er} octobre, et d'où les derniers Boches, qui y résistaient encore dans un étroit quartier, ont été chassés le lendemain. Nos troupes avaient continué à déborder Saint-Quentin par le nord par l'occupation de Tronquoy et de Rouvroy ; par le sud, en se portant à plus de 2 kilomètres à l'est de Gauchy, de l'autre côté de la Somme.

L'armée Mangin a obtenu de nouveaux succès entre Aisne et Ailette. Par l'occupation de Jouy et Aisy le 28, de Pargny-Filain, de Filain et d'Ostel le 29, elle s'est rendue complètement maîtresse de la partie occidentale du Chemin des Dames. La forêt de Pinon a été occupée le 29 et l'Ailette atteinte dans cette région et à l'est de Chavignon. Au nord de

l'Aisne, les Italiens prenaient Soupir le 30 et nous étions à l'est d'Ostel. Nos progrès de part et d'autre du Chemin des Dames faisaient courir aux Boches un danger auquel ils ont jugé prudent de se soustraire en abandonnant leurs positions. A la date du 1^{er} octobre, il était certain qu'ils battaient en retraite, vivement pressés d'ailleurs par nos troupes.

Le 26 septembre, les armées françaises et américaines attaquaient de part et d'autre de l'Argonne, les Américains du général Ligget sur environ 32 kilomètres, les Français de Gouraud à leur droite jusqu'à la Suippe. Sur ce front aussi, les succès se suivent avec une rapidité impressionnante. La ligne de départ, entre Aubérive, est jalonnée à peu près par Souain, Perthes, le nord de Ville-sur-Tourbe, le sud de Vauquois ; le 27 au soir, notre front passe par Sainte-Marie-Py, les lisières sud de Bouconville, celles de Binarville, Charpentry ; Montfaucon et Varennes, pris par les Américains ; Gercourt et Forges. La forêt d'Argonne est à moitié conquise ; Tihure, Varennes, Vauquois sont en dedans de nos lignes. Le 1^{er} octobre, notre front est monté jusqu'à Monthois ; Bouconville est dépassé de 5 kilomètres. Le mouvement paraît être en direction de Vouziers, à une dizaine de kilomètres au nord.

Opérant à l'ouest de l'armée Gouraud, en Champagne, l'armée Berthelot s'est donné à tâche d'élargir la zone libre au-devant de Reims. Son action est si pressante qu'elle oblige, le 1^{er} octobre, les Allemands à évacuer les plateaux entre l'Aisne et la région de Reims. Nos troupes occupent toute une série de localités depuis Maizy et Concreveux, sur la rive sud de l'Aisne, jusqu'aux abords du fort Saint-Thierry, et aux lisières de Bétheny. On annonce, le 2, que nous avons atteint Boussigny, Cormicy, Cauroy, les lisières de Cormicy et de Loivre. Le massif de Saint-Thierry est donc dans nos lignes et nos troupes débouchent dans la plaine de Reims. Loivre est pris le 12.

Pendant ce temps, l'armée Gouraud continuait ses opérations en direction de Vouziers. Le 2 octobre, elle enlevait Challerange, dont la situation est très importante parce que c'est là que se croisent la ligne stratégique de Troyes à Hirson, et celle de Bazaucourt à Apremont, par lesquelles s'effectuaient les ravitaillements de toute nature du front allemand entre Argonne et Reims, et dont l'ennemi ne pourra faire usage pour un repli éventuel auquel il semblerait disposé. D'autre part, la chute de Challerange compromet Monthois, qui est pour Vouziers un boulevard avancé.

Le butin pris par les armées alliées opérant en France et en Belgique du 1^{er} au 30 septembre s'élève à : 2.844 officiers, 120.192 hommes, 1.600 canons, plus de 10.000 mitrailleuses.

Le butin total fait par les armées alliées du 15 juillet au 30 septembre est de : 5.518 officiers, 248.494 hommes, 3.669 canons, plus de 23.000 mitrailleuses et plusieurs centaines de minenwerfers.

NOTRE COUVERTURE

LE GÉNÉRAL PEYTON C. MARSH

DE L'ARMÉE AMÉRICAINE

Le chef d'état-major général de l'armée américaine était déjà, avant la guerre, une des personnalités les plus distinguées des Etats-Unis.

Fils du professeur Francis A. Marsh, philologue et historien réputé, il est né à Easton (Pennsylvanie) le 27 décembre 1864. En sortant de l'Académie militaire, en 1888, il fut appelé à servir dans l'artillerie. Une grande partie de sa carrière s'est passée aux Philippines ; il y a pris part à la guerre et été gouverneur de différents districts. Il suivit, comme attaché militaire, la guerre russo-japonaise. En 1907, il fut promu au grade de major (colonel) et, en 1911, il était nommé adjudant-général.

Le haut commandement américain ayant été remanié au début de cette année 1918, le général Peyton C. Marsh fut choisi pour remplir les fonctions de chef d'état-major général à la place du général Bliss, désigné pour représenter les Etats-Unis au Conseil suprême de la guerre.

Dans les difficiles fonctions qu'il remplit, le général Peyton C. Marsh rend les plus signalés services à la cause des alliés. Car, grâce à sa compétence et à son activité, la formidable armée américaine, de jour en jour plus nombreuse et plus puissante, continue à affluer sans arrêt dans nos ports.

L'OFFENSIVE DES ALLIÉS⁽¹⁾

L'ATTaque de la ligne Hindenburg

Par le C^t BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

Au 6 septembre la situation des armées alliées était particulièrement intéressante. Le centre et les ailes des alliés avaient progressé d'une façon étonnante, puisqu'en cinq jours (1^{er} septembre-6 septembre) toute la ligne avait gagné plus de 15 kilomètres en profondeur.

La manœuvre portait ses fruits. L'ennemi était acculé à sa ligne Hindenburg, déjà entamée vers le nord.

Cette ligne Hindenburg semblait être la suprême résistance des Allemands qui l'avaient du reste aménagée durant 18 mois pour en faire une barrière inexpugnable. Elle s'étendait de Lens à Rocourt, Querant, Marcoing, Le Catelet, Saint-Quentin, Moy, la Fère, Saint-Gobain, Anizy, l'Ailette, Craonne, Berry-au-Bac et au nord de Reims.

Or, à la date du 6 septembre, une partie de cette ligne de défense est enfoncee (Drocourt-Querant) et une seconde partie, au sud, semble être tournée par l'attaque de l'armée Mangin. Les deux ailes sont donc en mauvaise posture et tout le front des alliés est à 16-17 kilomètres de la partie centrale : Le Catelet, Saint-Quentin, Moy.

La situation des armées alliées se présentait de la façon suivante :
2^e armée britannique, général Plumer : Ypres à la Bassée ;
1^{re} armée britannique, général Horne : la Bassée à Moëuvres ;
3^e armée britannique, général Byng : Metz-en-Couture à Longaville.

4^e armée britannique, général Rawlinson : ruisseau de Cologne à Villers-Saint-Christophe ;

1^{re} armée française, général Debeney : Ham à Villeselve ;

3^e armée française, général Humbert : Ugny-le-Gay à Chauny ;

10^e armée française, général Mangin : Amigny à Condé ;

Armée française, général Berthelot : l'Aisne, de Condé-sur-Aisne jusqu'à Villers-en-Prayères, Revillon, la Vesle, Reims.

La ligne Hindenburg est une très solide ligne de résistance et l'ennemi, dans son recul, songeait bien à s'y cramponner pour mettre de l'ordre dans ses unités refoulées. Les armées alliées ne lui laisseront pas le temps nécessaire pour assurer sa situation. Mais la résistance devenant plus grande, les progrès seront seulement moins rapides.

Au nord, l'armée Horne a été arrêtée dans son mouvement par des inondations tendues en avant de Cambrai. Mais, plus au sud, l'armée Byng, favorisée par un terrain plus praticable, a continué de pousser ses attaques.

Le 9, elle atteint le front Trescaut, Gouzeaucourt, Roisel, enlevant le centre important de Roisel ; le 11, elle occupe Epéhy, autre centre de voies ferrées ; enfin, le 18, dans une brillante attaque, elle progresse jusqu'au pied de la ligne Hindenburg, s'emparant de Lempire, Hargicourt, Villeret ; c'était une avance de 4 kilomètres en moyenne, de profondeur, sur un front de 25 kilomètres. Les avancées de la grande barrière de défense allemande étaient entamées (plus de 6.000 prisonniers).

L'armée Rawlinson n'est pas restée en arrière de ses voisines de gauche ; le 12 septembre, elle a pris possession de Vermand ; le 15, du bois Holnon ; le 18, elle occupe le village d'Holnon ; elle se trouve à 9 kilomètres à l'ouest de Saint-Quentin et a repris toutes les tranchées occupées en mars par la ligne anglaise avant la ruée allemande.

L'AVANCE DE L'ARMÉE MANGIN

Sur la rive droite de l'Oise, les armées Debeney et Humbert se sont avancées à l'est du canal Crozat ; l'armée Debeney occupe Happencourt, Grand-Seraumont, le 9 septembre ; une violente contre-attaque allemande est brisée, le 8, sur Avesnes et Clastres. Le 11 septembre, elle occupe le Hamel et approche d'Essigny-le-Grand, Benay, c'est-à-dire sur la ligne de crête qui, au sud, domine Saint-Quentin.

L'armée Humbert, de son côté, a pris Liez le 8 septembre et a pointé, le 10, sur l'Oise, occupant Travecy, au nord de la Fère. Les armées françaises sont donc en progression au sud de Saint-Quentin et tendent à resserrer l'ennemi sur l'étroit espace compris entre la ville de Saint-Quentin et le cours de l'Oise à Berthincourt, soit 18 kilomètres.

Sur la rive gauche de l'Oise, c'est l'armée Mangin qui est entrée de nouveau en action le 14 septembre, attaquant le front de l'Ailette et les hauteurs de l'Aisne, au nord de Soissons. Dans un élan vigoureux nos soldats ont emporté le carrefour du Moulin de Laffaux et ont progressé jusqu'à Allemant. L'avance s'est poursuivie le 15 ; nous occupons Vauxillon, Allemant, Celles-sur-Aisne ; le 16, notre aile droite est à Vailly ; c'est l'ennemi refoulé sur le Chemin des Dames dont nous avons

déjà ébréché la muraille ; et l'armée Mangin, dans ces deux jours de combat, a capturé plus de 3.500 prisonniers valides !

Dans cette période du mois de septembre on accuse du reste près de 27.000 prisonniers allemands sur le front de la ligne Hindenburg ; il semble que le Boche, fatigué, usé, peut-être désillusionné, se rend plus facilement. D'ailleurs une voix, différente de celle qui connaît au printemps 1918 le glas de nos armées, s'élève dans le peuple allemand ; les gouvernements des empêtres centraux font entendre des paroles de paix et l'Autriche-Hongrie qui a déchaîné la tourmente propose aux belligérants de causer confidentiellement sur les bienfaits d'une paix possible !

LES AMÉRICAINS AU SAILLANT DE SAINT-MIHEL

La poche de Saint-Mihiel existait depuis le 24 septembre 1914 ! A cette date, en effet, les Allemands, dans une poussée rapide, s'étaient avancés sur la Meuse avec l'intention bien évidente de déborder la place forte de Verdun par le sud, de percer nos lignes de l'Argonne et de prendre ainsi à revers nos armées qui étaient en Champagne et sur l'Aisne.

Ils avaient enlevé le belvédère d'Hattonchâtel qui domine la plaine de Woëvre et, se glissant dans la coulée de Spada, étaient arrivés à la Meuse, avaient occupé la petite place de Saint-Mihiel, enlevé le fort du Camp des Romains, qui domine la vallée, et s'étaient étendus sur la rive gauche en englobant dans leurs lignes le village de Chauvoncourt qui renfermait les casernes de la garnison. Depuis cette époque, ils avaient conservé cette situation. D'autres préoccupations nous avaient empêché de reprendre ce coin de terrain et l'ennemi s'était installé dans cette poche avec un luxe de défenses et de matériel qui, certainement, dans son idée, devait servir à une base pour une action future contre nos lignes de l'Argonne et de Champagne. Le tronçon de voie ferrée française Thiaucourt-Pagny-sur-Moselle avait été prolongé par les Allemands ; ils avaient créé de petites voies étroites dans la coulée de Spada et Saint-Mihiel se trouvait rattaché à Metz par un chemin facile qui permettait le ravitaillement des occupants.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis ; on avait oublié la poche de Saint-Mihiel !... De part et d'autre aucun indice ne faisait prévoir des opérations militaires dans cette partie du pays envahi. La plaine de Woëvre, marécageuse dans sa partie sud, ne se prêtait du reste à aucune action sérieuse et l'ennemi s'était endormi sur son succès ; son réveil devait être pénible.

L'armée américaine se formait depuis quelques mois en France ; des divisions engagées dans la grande bataille à l'ouest, coude à coude avec des divisions françaises, avaient donné une première notion de la valeur de cette jeune armée ; on savait, d'autre part, trop du reste, par des indiscretions nombreuses, qu'une armée autonome se constituait au nord de la Marne sur la ligne Bar-le-Duc-Toul. Ce fut cette armée qui, en révélant sa présence, pour sa première entrée en ligne, remporta le brillant succès de la prise du saillant allemand de Saint-Mihiel.

Le jeudi 12 septembre, au matin, une attaque est déclenchée sur le front de Woëvre, d'Apromont à la Moselle. Quelques brigades françaises encadrent l'attaque conduite par les soldats du général Pershing. Le but poursuivi est la traversée du Rupt-de-Madt et la prise de Thiaucourt, centre important de défense de l'ennemi.

En même temps que cette attaque se développait et quelques heures à peine après le commencement de la bataille, le général Pershing déclencha sur l'autre face du saillant une seconde attaque, conduite dans la direction du cours de la Meuse, des Eparges au défilé de Spada.

L'avance rapide des régiments américains mettait en grand danger les défenseurs de la plaine de Woëvre, pris dans les deux pinces de la grande tenaille ; ils durent battre immédiatement en retraite en laissant aux mains des vainqueurs de très nombreux prisonniers et un matériel important qu'ils ne purent évacuer. Les brigades françaises de seconde ligne arriveront alors et enterrèrent à Saint-Mihiel sans coup férir. La manœuvre avait été si rapide et le résultat si brillant que l'ennemi ne put, selon sa coutume barbare, incendier et détruire les villes et villages abandonnés. Pour une fois les troupes victorieuses réoccupaient des localités non dévastées.

Le 13 au matin, la ligne américaine passait par les Eparges, Combes, Hannoville, Billy, le bas de la falaise d'Hattonchâtel et dans la plaine de Woëvre serpentait entre Saint-Benoît, Xammes, Jaulny, Vieville-en-Haye, Fay-en-Haye et Pont-à-Mousson.

Le résultat de la victorieuse attaque était des plus brillants : 15.000 prisonniers, 200 canons, 87 villages libérés.

Le 14 et le 15, l'armée Pershing gagnait encore du terrain au nord de Thiaucourt, occupait Vilcey et Norroy, s'emparait de tout le bois du Prêtre et faisait encore une prise nouvelle de 72 canons.

(1) Voir les numéros 184, 185, 186, 187, 191, 192, 193, 200, 201, 202, 204 et 205 du Pays de France.

SAINT-QUENTIN DÉTRUIT PAR LES BOCHES



Les Boches ont été chassés, le 1^{er} octobre, de Saint-Quentin. Ils ont laissé en ruines cette malheureuse ville, à la destruction de laquelle ils travaillaient depuis longtemps, comme l'attestent ces photographies prises par eux-mêmes. En haut, à droite, c'est l'intérieur de la basilique ; à gauche, à mi-hauteur de la page, le beffroi ; ici, à gauche, la cour de l'Institution Saint-Jean ; à droite, la grande place ; ça et là, des Boches se rengorgeant devant leur ouvrage.

FRANCE ET AMÉRIQUE

Les Américains ont, il y a quelque temps, offert un superbe drapeau au 18^e régiment d'infanterie pour témoigner de la fidélité de leur gratitude à cette unité française qui participa glorieusement à la guerre de l'Indépendance.

Mais il n'y eut pas qu'un régiment français qui prêta au succès de cette guerre son valeureux concours ; il y en eut quatorze, comme nous allons l'établir.

La première expédition française officiellement envoyée au secours des jeunes Etats-Unis d'Amérique partit de Toulon le 13 avril 1778 ; elle était confiée aux ordres du vice-amiral d'Estaing dont la famille était native d'Estaing (chef-lieu de canton de l'arrondissement d'Espalion, Aveyron). Le vice-amiral était originaire de l'Auvergne ; il naquit au château de Raïel, à mi-chemin de Clermont-Ferrand à Thiers. À l'époque de son départ pour le Nouveau-Monde, il avait une cinquantaine d'années et, ayant brillamment servi dans les armées de terre, il avait été récompensé de ses services par la création, en sa faveur, d'une troisième vice-amirauté, bien qu'il ignorât tout de la navigation.

Notre premier ambassadeur auprès de la République des Etats-Unis, Gérard, s'était secrètement embarqué, se cachant sous le nom de M. de Munster et passant pour être l'intendant de l'escadre.

Le 17 mai, à la nuit close, l'escadre franchissait le détroit de Gibraltar et, toutes voiles déployées, voguait vers l'ouest lointain.

Ce fut qu'en plein Atlantique que les signaux de l'amiral donnaient l'ordre à chaque capitaine d'ouvrir le pli portant son numéro et contenant les indications précises relatives à la mission que tous avaient à remplir ensemble.

A ce moment, une messe solennelle était célébrée à bord du vaisseau amiral le *Languedoc*. L'ambassadeur Gérard, qui venait d'être présenté en sa qualité de représentant du roi près du Congrès des Etats-Unis, y assistait à côté de l'amiral et de son état-major en grand uniforme.

L'amiral lut à haute voix la déclaration de l'ouverture de la guerre et l'ordre de courir sus aux vaisseaux de la Grande-Bretagne. Son bâtiment pavonna et, sur les oriflammes, se lisait : « Vive le roi ! Tous les autres à sa suite. » *Alea jacta est !* Le sort en est jeté : la vieille monarchie française a placé son épée dans la

balance en faveur de la jeune république américaine !

Les vaisseaux de l'amiral d'Estaing n'étaient pas des voiliers de tout premier ordre ; la traversée fut pénible et longue, on mit 87 jours pour atteindre la côte américaine à l'embouchure du Delaware.

L'ambassadeur Gérard présentait aussitôt ses lettres de créance au Congrès des Etats-Unis ; dans son discours il disait notamment :

« Le principal point de mes instructions est de faire marcher sur la même ligne les intérêts de la France et ceux des Etats-Unis. Je me flatte, Messieurs, que ma conduite passée dans les affaires qui les intéressent vous aura déjà convaincus que je n'ai point de désir plus cher que celui d'exécuter mes instructions de manière à mériter la confiance du Congrès, l'amitié de ses membres et l'estime de tous les citoyens » (6 août 1778).

Le marquis de La Fayette avait accueilli avec enthousiasme l'arrivée de la flotte et de nos soldats ; il écrivait à son compatriote d'Estaing l'originale lettre ci-dessous :

« Je ne crois pas que vous connaissiez mon écriture, mais quand je vous parlerai de nos terres d'Auvergne, de mon château de Chavaniac, de la belle terre de Pont-du-Château et de la belle pêche de saumon de M. de Montboissier, quand je vous parlerai de M^{me} de Chavaniac et de M^{le} du Motier, mes tantes, et du mariage de ma cousine avec M. d'Abos, ces petits détails de famille vous feront me reconnaître pour un franc Auvergnat... Adieu, monsieur le comte, voilà une lettre bien longue : puisse le colonel Laurenx (aide de camp de Washington) rapporter la nouvelle de quelque succès ou la proposition de quelque plan qui en assure de brillants. Qu'il serait heureux pour moi de trouver enfin l'occasion de verser mon sang pour ma patrie et d'être avoué par elle ! Je vais finir cette énorme épître en signant mon nom tout du long : Gilbert du Motier, marquis de La Fayette. »

A la demande du Congrès américain, l'amiral d'Estaing tentait l'attaque de la ville de Newport, dans Rhode-Island, avec 4.000 marins et soldats appuyant les 10.000 Américains du général Sullivan : l'arrivée

de la flotte anglaise, bien supérieure en nombre, l'obligea à abandonner son projet et à se rendre à Boston.

De là, conformément aux instructions qui lui furent données, l'amiral d'Estaing se rendit aux Antilles, dont le gouverneur général, le marquis de Bouillé — un autre Auvergnat — cousin de la La Fayette et son voisin de Chavaniac, venait d'enlever aux Anglais l'île de la Dominique.

D'Estaing échoua dans une tentative pour délivrer l'île de Sainte-Lucie attaquée par les Anglais : mais il remporta une glorieuse victoire à la Grenade, s'élançant le premier, épée à la main, dans les retranchements ennemis.

A ce moment, un message du Congrès des Etats-Unis le rappela sur la côte américaine pour délivrer la Géorgie que les troupes anglaises venaient de reconquérir.

Le 31 août 1779, il arrivait devant Savannah, défendue par le général anglais Prévost. Nos troupes débarquèrent le 13 septembre. Le colonel Laurenx, aide de camp de Washington, écrivit à d'Estaing : « Mon général, votre présence dans ce moment-ci est comme celle d'une divinité tutélaire... Je ne négligerais rien pour hâter la marche des troupes aussi bien que pour en augmenter le nombre. Le bien commun de la France et de l'Amérique et le désir de contribuer à votre gloire sont des motifs trop puissants pour laisser des doutes là-dessus. »

Malheureusement lorsque, le 9 octobre, d'Estaing tenta l'assaut de Savannah, malgré des prodiges de bravoure et l'exemple de d'Estaing lui-même qui, bien que blessé, demeura à la tête de ses troupes, nous fûmes repoussés et nous perdîmes 16 officiers, 168 marins et soldats furent tués, 47 officiers, 410 soldats et marins furent blessés.

Les régiments qui prirent part à cette première campagne des Français en Amérique sont :

Le 6^e régiment d'infanterie, alors le célèbre régiment de Champagne, colonel marquis de Seignelay (en 1914, 14^e corps, en garnison à Cahors) ; le 20^e régiment d'infanterie, alors régiment de Cambrésis, colonel marquis d'Angosse (en 1914, 17^e corps, Montauban et Marmande) ; le 83^e régiment d'infanterie, alors régiment de Foix, colonel de Nieul (en 1914, 17^e corps, Saint-Gaudens, Toulouse) ; le 87^e régiment d'infanterie, alors régiment de Dillon, colonel de Dillon (Irlandais)

(en 1914, 2^e corps, en garnison à Saint-Quentin) ; le 110^e régiment d'infanterie, alors régiment colonial, régiment de Port-au-Prince, colonel de Laval (en 1914, 1^{er} corps, en garnison à Dunkerque).

Le gouvernement de Louis XVI ne s'en tint pas à ce premier effort militaire en faveur des Etats-Unis. Le 2 mai 1780, le chef d'escadre de Ternay partait de Brest avec un nouveau corps expéditionnaire aux ordres du lieutenant-général comte de Rochambeau. Le 12 juillet, l'escadre arrivait à bon port à Newport, Rhode-Island. De Ternay, qui avait habilement dirigé cette délicate traversée, succomba malheureusement à la maladie en décembre ; il fut remplacé par le capitaine de vaisseau des Touches qui devait, le 8 mars 1781, livrer un combat glorieux à l'amiral Arbuthnot à l'entrée de la baie de la Chesapeake.

A la suite de cet exploit, le Congrès des Etats-Unis adopta, le 5 avril, la résolution suivante :

« Arrêtez que le président transmettra les remerciements des Etats-Unis rassemblés en Congrès au comte de Rochambeau et au chevalier des Touches, commandant l'armée et l'escadre envoyées par Sa Majesté Très Chrétienne au secours de ses alliés, pour le zèle et la vigilance qu'ils ont montrés en toute occasion pour remplir les intentions généreuses de leur souverain et l'attente de ces Etats ; qu'il présentera leurs remerciements au chevalier des Touches, aux officiers et équipages des vaisseaux sous son commandement pour la bravoure, la fermeté et la bonne conduite qu'ils ont montrées dans l'entreprise faite dernièrement contre l'ennemi à Portsmouth, en Virginie. »

Au mois de mai 1781, c'est le chef d'escadre de Barras, le futur membre du Directoire, qui vint prendre le commandement de la division navale réunie à Rhode-Island et qui le conserva jusqu'à la fin de la lutte.

Les instructions données au comte de Rochambeau par le gouvernement de Louis XVI, en date du 1^{er} mars 1780, spécifiaient qu'il serait sous les ordres du généralissime Washington (le généralissime était donc américain), que les troupes françaises devaient céder le pas et la droite



WASHINGTON



LA FAYETTE

aux troupes américaines qui seraient nommées les premières dans les actes et capitulations. On devait rendre les honneurs de maréchal de France à Washington et au président du Congrès.

Le 16 juillet 1780, Washington écrivait au comte de Rochambeau :

« Je me hâte de vous faire part du bonheur que je ressens de la bonne nouvelle de votre heureuse arrivée, en mon nom et en celui de l'armée américaine, de vous présenter les assurances de mes sentiments les plus vifs et les plus reconnaissants pour des alliés qui viennent si généreusement à notre aide.

» Comme citoyen des Etats-Unis et comme soldat dans la cause de la liberté, je reconnais, avec les remerciements les plus sincères, cette nouvelle marque d'amitié de Sa Majesté Très Chrétienne et je suis particulièrement très sensible à la confiance flatteuse dont elle m'honore personnellement dans cette occasion. »

Le corps expéditionnaire était ainsi composé :

Lieutenant-général : comte de Rochambeau, commandant en chef ; Maréchaux de camp : le baron de Vioménil, le chevalier de Vioménil (frère du précédent), le chevalier de Chastellux ;

Brigadiers : de Béville, maréchal-général des logis ; le comte de Custine, le futur général de l'armée du Rhin pendant la Révolution ; le marquis de Laval ; de Choisy (qui rejoignit l'armée en septembre 1780 sur la frégate *la Gentille*).

La légion de Lauzun, corps franc aux ordres du duc de Lauzun, l'élegant partisan de Marie-Antoinette, et du futur général révolutionnaire Biron, qui devait mourir sur l'échafaud tout comme Custine, comptait 300 houzards et 300 fantassins. Elle formait l'avant-garde du corps expéditionnaire qui comprenait quatre régiments d'infanterie.

Le 13^e régiment d'infanterie, alors régiment du Bourbonnais, colonel marquis de Laval (en 1914, 6^e corps, en garnison à Nevers) ; le 40^e régiment d'infanterie, alors régiment du Soissonnais, colonel de Saint-Marine (en 1914, 15^e corps, en garnison à Nîmes) ; le 82^e régiment d'infanterie, alors régiment de Saintonge, colonel de Béranger (en 1914, 5^e corps, en garnison à Montargis) ; le 99^e régiment d'infanterie, alors régiment royal Deux-Ponts, colonel marquis de Deux-Ponts (en 1914, 14^e corps, en garnison à Vienne et à Lyon).

Washington eut l'idée d'organiser la jonction autour de Yorktown, en Virginie, qu'occupait l'armée du général Cornwallis, des forces qu'il commandait et de celles de Rochambeau parties des rives de l'Hudson avec les forces amenées des Antilles par le comte de Grasse. Ce dernier, grâce au concours dévoué de M. de Lillaucourt, gouverneur de Saint-Domingue, — un nom que ne doivent pas oublier les Américains — avait pu embarquer aux Antilles 3.200 hommes de troupes métropolitaines ou coloniales.

Ces troupes appartenaient aux régiments suivants :

16^e régiment d'infanterie, alors régiment d'Aignan, colonel d'Autichamp (en 1914, 13^e corps, en garnison à Montbrison et à Saint-Etienne) ; 18^e régiment d'infanterie, alors régiment du Gâtinais, colonel vicomte de Rostang (en 1914, 18^e corps, en garnison à Pau) ; 33^e régiment d'infanterie, alors régiment de Touraine, colonel vicomte de Poudeux (en 1914, 1^e corps, en garnison à Arras).

Certains régiments étaient représentés par quelques officiers comme :

Le 58^e régiment d'infanterie, alors régiment du Rouergue, par son colonel, le colonel marquis de Custine ; le 74^e régiment d'infanterie, alors régiment de Beaujolais, par son colonel, le colonel de Chastellux.

L'avant-garde de la flotte du comte de Grasse était commandée par le chef d'escadre de Bougainville, le premier Français qui ait fait le tour du monde.

Cette flotte mouillait au cap Henri, à l'entrée de la Chesapeake, le 30 août 1781.

Le 29 septembre, Yorktown était envahie par terre et par mer ; la jonction combinée avait admirablement réussi.

La chute de deux redoutes enlevées, l'une par La Fayette, l'autre par le baron de Vioménil et par de l'Estiade, lieutenant-colonel du régiment du Gâtinais (18^e de ligne), provoqua la capitulation de Cornwallis et de son armée. Nous capturâmes 22 drapeaux, 6.000 hommes de troupes anglaises et allemandes, 1.500 matelots.

On peut dire avec juste raison que si le 4 juillet 1776 est la date officielle qui commémora l'Indépendance des Etats-Unis, c'est le 19 octobre 1781 que cette indépendance fut acquise grâce à l'aide précieuse

que les soldats de France donnèrent avec toute leur généreuse ardeur aux Américains. Après la victoire, le Congrès des Etats-Unis vota des remerciements au général de Rochambeau pour la cordialité, le zèle, le talent et le courage avec lesquels il avait avancé et secondé les opérations de l'armée alliée contre la garnison britannique d'York.

La plus glorieuse part de la victoire d'Yorktown revint au régiment du Gâtinais, c'est-à-dire au 18^e de ligne.

Il avait été formé en 1776 avec les 2^e et 4^e bataillons du régiment d'Auvergne (le régiment du chevalier d'Assas).

A l'attaque du 15 octobre Rochambeau désigna les grenadiers du Gâtinais pour prendre la tête de l'attaque et il leur dit : « Mes enfants, j'espère que vous n'avez pas oublié que nous avons servi ensemble dans ce brave régiment « d'Auvergne sans tache ».

Les grenadiers jurèrent de se battre comme des lions et de se faire tuer jusqu'au dernier s'il le fallait, à condition qu'on leur promît de leur rendre leur nom d'Auvergne.

Rochambeau fit la promesse demandée et les grenadiers tinrent la leur. Aussi, à la suite de la capitulation d'Yorktown, leur régiment prit le nom de Royal-Auvergne.

Les autres régiments furent les dignes compagnons d'armes des deux bataillons « d'Auvergne sans tache ».

Citons le cas d'un jeune soldat du régiment de Touraine (33^e), Claude Thion, qui, portant des bombes du dépôt de tranchées aux batteries, eut le bras droit coupé par un boulet ; ce bras ne tenait plus que par un tendon, Thion emprunte le couteau d'un camarade, coupe le tendon, fait recharger le boulet sur son épaule, le porte à la batterie et alors seulement consent à être pansé.

Ceci est à rapprocher du cas du sergent Razoir, du régiment de La Sarre, embarqué sur le vaisseau le *Conquérant* et qui, voyant plusieurs matelots et un sergent tomber dans la batterie à ses côtés, s'écrie : « Vous verrez que ces bougres-là ne me laisseront pas le temps de prendre une prise de tabac. » Au même instant, il est blessé à la tête, mais refuse de descendre à la cale pour se faire soigner. Un éclat de bois lui perce le côté et l'oblige à quitter son poste. « Donnez vos soins à d'autres, dit-il à ceux qui veulent le secourir, quant à moi je n'en ai plus besoin », et il expira.

Les marins étaient à la hauteur des soldats : témoin le capitaine de vaisseau Bernard de Marigny, tué à la malheureuse bataille navale de la Dominique. Il était étendu sur son lit quand des matelots se précipitèrent dans la cabine en criant que le navire allait sauter : « Tant mieux, dit-il, les Anglais ne l'auront pas. Fermez ma porte, mes amis, et tâchez de vous sauver. »

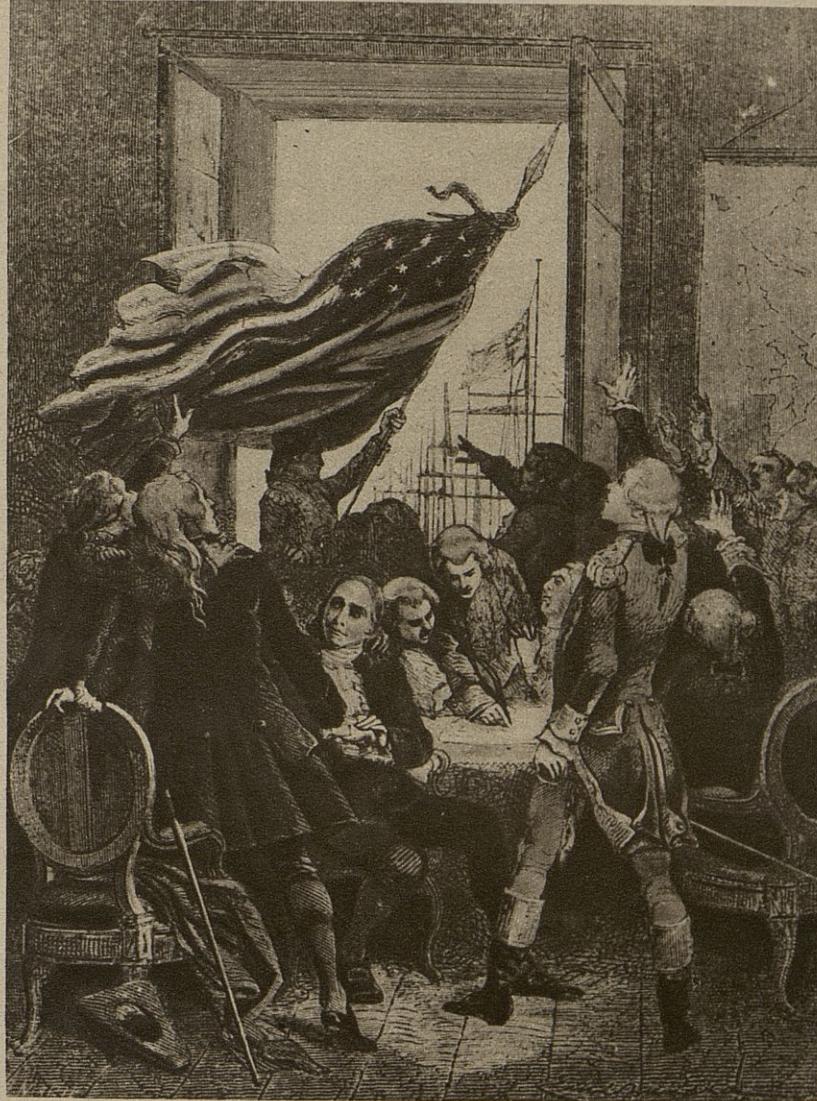
Il convient de remarquer que les jeunes Etats-Unis ne furent pas en reste avec nous dans ce tournoi de générosité. Lorsque le vaisseau français le *Magnifique*, mal dirigé par son pilote, se jeta à la côte dans la rade de Manganet, le Congrès, voulant donner à la France un témoignage de la reconnaissance publique, offrit au roi *l'America*, de 74 canons ; construit dans les chantiers de la

c'était le premier vaisseau qui eût été construit dans les chantiers de la nouvelle république !

Les conséquences heureuses de la victoire de Yorktown se font sentir aujourd'hui à l'est de la France. En fut-il de plus profitable ? La jeune Amérique s'est souvenue de l'appui que la France lui accorda il y a cent trente-trois ans. Ne serait-il pas bon que le souvenir glorieux de la participation de la France à la guerre de l'Indépendance fût intensifié par l'inscription du nom de Yorktown dans les plis des drapeaux des régiments qui libérèrent cette ville et l'Amérique : les 13^e, 16^e, 18^e, 33^e, 40^e, 99^e d'infanterie.

La cavalerie eut sa part d'héroïsme et de gloire ; la légion de Lauzun, créée en 1778, et qui devint en 1783 le régiment des hussards de Lauzun (aujourd'hui 5^e régiment de hussards, en 1914, 20^e corps, en garnison à Troyes et à Nancy), se distingua à Yorktown. Le 5^e hussards mérite de voir figurer Yorktown sur son drapeau à côté d'Iéna, de la Moskowa, de Solférino et de Puebla.

Et pourquoi, pour glorifier le rôle délicat des grands chefs du corps expéditionnaire français, quatre de nos cuirassés ne porteraient-ils pas, à perpétuité, les noms de La Fayette, Rochambeau, Estaing, Grasse, et quatre petites unités navales ceux de Ternay, des Touches, Marigny et La Clocheterie (héros de la frégate *la Belle-Poule*, tué lui aussi à la bataille navale de la Dominique) ?



DÉCLARATION D'INDÉPENDANCE DES ÉTATS-UNIS.

CONQUÊTE D'UN VILLAGE DE L'AISNE PAR NOS TROUPES ET NOS TANKS



Cette photographie a été prise par un avion, pendant que nos troupes, accompagnées de tanks, marchaient à l'assaut d'un village de l'Aisne dont les Allemands avaient, selon leur habitude, transformé les ruines en redoutes et où pullulaient les mitrailleuses. Les défenses établies par l'ennemi s'y reconnaissent aisément. On y voit les tanks accourir de plusieurs directions vers le village dont ils allaient écraser les fortifications et, à la lisière du bois à droite, on remarque un tas de cadavres boches.

UN CANON MONSTRE CAPTURÉ PAR LES AUSTRALIENS



Voici une vue d'ensemble du canon et du camouflage qui l'abritait avec sa machinerie et grâce auquel il avait échappé à l'observation aérienne. Trois soldats, debout sur le tube de cette pièce, y tiennent bien peu de place.



Au cours de leur avance à travers la Somme, nos amis australiens se sont emparés de ce canon de 15 pouces qui était habilement dissimulé sous un camouflage fait de débris de toute sorte parmi lesquels une végétation abondante avait poussé. Les Boches n'avaient eu le temps ni d'emmener leur pièce, ni de la détruire. Un troupier tient dans la gueule du canon, pour mieux faire juger de l'importance de son calibre, une règle longue de six pouces.

UN BELGE SAUVANT LA VIE A UN BOCHE



Voici une scène qui ne sera pas reproduite dans les journaux allemands destinés aux pays neutres. Dernièrement, après une bataille qui s'était terminée pour les braves troupes du roi Albert par une victoire, un soldat belge, explorant le terrain conquis, découvrait un Boche gisant, le pied écrasé sous les matériaux d'un blockhaus écroulé et, selon toutes apparences, condamné à mourir là. Charitalement, le Belge s'employait à le dégager et y parvenait enfin.

QUELQUES VILLES DÉLIVRÉES PAR NOUS DES BULGARES



LA FORTERESSE BATIE SUR LA PRESQU'ILE DANS LE LAC D'OCHRIDA.



HALTE AU KAN D'IZVOR.



LA GRANDE MOSQUÉE D'USKUB.



VUES DE VELÈS : LA PRINCIPALE RUE ET LES BORDS DU VARDAR.



Les hostilités sont suspendues en Macédoine. Battus sur toute l'étendue du front, repoussés en désordre sur leur propre territoire, les Bulgares, après avoir vu une grande partie de leur armée et de leur armement tomber aux mains de nos troupes, ont sollicité, le 29 septembre, un armistice qui leur a été accordé. Voici des vues prises dans quelques-unes des villes occupées maintenant par les troupes de l'Entente. Ici, à gauche, c'est Uskub ; à droite, Crusova.



ECHOS



L'ÉLEVAGE DU LAMANTIN

Le lamantin est un sirénien, une sorte de phoque, assez laid d'ailleurs, qui a reçu le nom de vache marine et vit dans les eaux tropicales en Amérique et en Afrique, dans les estuaires en particulier.

A l'Académie d'Agriculture, M. Ménegaux a proposé de faire l'élevage de cet animal en vue de la boucherie. Cela ne serait pas difficile : il suffirait d'encloître un espace suffisant dans des estuaires et lagunes.

Le lamantin se nourrit d'herbes : c'est un pur herbivore, et ces herbes il les trouve au fond de l'eau, il n'y a pas à le nourrir artificiellement. Son herbe préférée est une cymodocée qui croît spontanément dans les eaux douces de la Floride, au Brésil, qui a une végétation très puissante, et par sa richesse en aliments représente un fourrage valant la luzerne et le trèfle. Il est tout indiqué d'utiliser les prairies et pâturages aquatiques. Et la transformation de ce fourrage, dont nul ne fait rien, en chair de lamantin serait avantageux. La chair de lamantin est excellente, de l'avis de tous ceux qui y ont goûté : elle est tendre et délicate. Le lamantin possède un lard épais de 4 centimètres, donnant un petit salé de premier ordre, ou, si l'on préfère, une huile très appréciée. L'élevage serait facile : on a déjà proposé de le faire aux Etats-Unis et sans doute on y arrivera ; en Afrique, nous pouvons, nous aussi, élever le lamantin dans nos colonies de la côte occidentale.

HUILE DE BLÉ

On sait que le germe ou embryon du grain de blé contient des matières azotées et des matières grasses ; ce sont ces matières qui rendent le pain bis plus alimentaire. Mais les matières grasses font que ce pain peut rancir aussi. En Allemagne, devant la pénurie de matières grasses, on s'est décidé à utiliser les germes, à les travailler pour en faire de la margarine. On sait qu'à la mouture le germe se sépare de la farine ; il est donc possible de le traiter à part. Beaucoup de minoteries ont été aménagées pour l'utilisation du grain en Allemagne et, en neuf mois, il a été obtenu de la sorte 5 millions de litres d'huile. Le germe en contient 10 ou 12 %. Après extraction de l'huile le résidu fournit un aliment azoté utilisable ; additionné de farine, il sert à faire des biscuits.

LA COMÈTE D'ENCKE

En réalité, elle devrait porter le nom de Messier et de Méchain qui la découvrirent en 1786. Elle fut découverte ensuite par Pons et par Caroline Herschel. Elle doit son nom à ce qu'Encke en calcula l'orbite en 1819.

C'est une visiteuse habituelle : elle revient tous les trois ans et trois mois (trois ans et cent neuf jours). C'est donc une comète à courte période ; c'est même la comète présentant la plus courte période.

Celle qui vient ensuite, Tempel I, revient tous les cinq ans 2/10°. La comète d'Encke était encore là tout dernièrement, en mars, pour la seconde fois depuis le début de la guerre. Elle présente une particularité : c'est qu'au périphérie, au plus près du soleil, son diamètre se contracte à son minimum. Elle se fait toute petite, elle se recroqueville. Son diamètre est alors de 22.400 kilomètres. A distance du soleil, elle s'enfle au point de présenter un diamètre de 480.000 kilomètres. Sa régularité n'est pas absolue ; son cycle est parcouru en un temps qui varie de 1.204 à 1.213 jours. De façon générale, elle paraît circuler de plus en plus vite et diminuer la longueur de sa période. C'est une visiteuse assidue, mais présentant une certaine fantaisie.



LES MÉFAITS DES TORNADES

La tornade est un phénomène heureusement exceptionnel. Et cela est heureux, car cette sorte de cyclone exaspéré, où le vent fait 160, 300 et jusqu'à 450 kilomètres à l'heure, est d'une brutalité extraordinaire.

Par bonheur, la tornade a la vie courte : elle ne dure guère plus d'une heure. Et elle est localisée aussi : sa zone dangereuse, qui se déplace, n'a pas 500 mètres de largeur. Une tornade, c'est un centre de très basse pression, quelque chose comme un vide qui se promène et vers lequel le vent se précipite de toutes parts, en direction horizontale et ascendante.

Au voisinage du trajet d'une tornade on constate souvent des effets explosifs. On voit des maisons éclater ; l'air qu'elles renferment se précipite vers la zone de dépression. Sur le parcours même, les effets sont très variés. La tornade arrache aux chevaux leur harnachement et aux humains leurs vêtements ; elle s'empare de poutres de bois et les emploie à crever des murs de maisons. Les toits, elle les enlève et les transporte au loin ; elle a soulevé des ponts en fer de leurs fondations et enlevé de terre des humains et du bétail. Rien de surprenant si, pouvant faire tout cela, elle plume les oiseaux tout vivants et laisse la basse-cour toute nue. Elle tue du monde, bien entendu.

Dans une tornade de 1879, dont il a été récemment parlé dans un recueil météorologique étranger, on a vu une même famille terriblement éprouvée. Le père, portant un enfant, fut transporté à 100 mètres de distance et, en retombant à terre, reçut des lésions mortelles, l'enfant aussi. La mère fut jetée à moins de distance, mais contre un arbre sur lequel elle se brisa le crâne ; le vent lui enleva tous ses vêtements. Une jeune fille fut enlevée aussi en l'air et, en retombant, fut assommée. Une autre eut plus de chance : le vent la fit entrer dans une meule de foin ; elle n'eut pas de blessures sérieuses.

La tornade est un phénomène qui se présente assez souvent aux Etats-Unis, principalement dans la vallée du Mississippi, parties haute et moyenne. Sa puissance est formidable et la destruction qu'elle donne sur son passage, très complète. Un vent qui enlève un bœuf et des chaînes de fer pour les promener un temps par les airs n'a pas de peine à mettre à mal beaucoup d'édifices légers, comme il y en a tant aux Etats-Unis, hors des grandes villes et quelquefois aussi dans celles-ci. Dans les régions exposées aux tornades, on conseille de creuser des abris souterrains, comme au front. Là, au moins, on n'est pas exposé à recevoir un bœuf, ou une poutre, ou un fourneau de cuisine que le vent aura ramassé auparavant ; enfin, on ne risque pas d'être ramassé par lui. Si l'on est surpris au dehors, il n'y a qu'à se coucher contre terre, à plat ventre, les bras sur la tête pour la protéger. On « fait la carapace », pour ainsi dire.

LA HOUILLE EN ALGÉRIE

La houille reste une des questions du jour. On en cherche partout. Et on n'en trouve guère. Pourtant, dans le sud du département d'Oran, tout récemment, on a trouvé une couche de houille exploitable, à 25 kilomètres du terminus de la ligne de Colomb-Béchar. Les premières fouilles ont donné l'impression d'un gisement de 5 ou 10.000 tonnes au moins. Des recherches plus attentives ont montré que la couche de houille, qui a 45 centimètres d'épaisseur, rend 500 kilos au mètre carré. Il a paru, dans ces conditions, valoir la peine de prolonger la voie ferrée. On a utilisé le charbon dans les locomotives : il a donné d'excellents résultats. Et dès maintenant on transporte plus de 50 tonnes par jour, dont se servent les industries algériennes.

C'est une nouvelle source de revenus qui vient de se découvrir là pour l'Algérie.



LA PRODUCTION DE LA POTASSE

EN GRANDE-BRETAGNE

La Grande-Bretagne a fait, pendant la guerre, des progrès remarquables dans la fabrication des potasses.

Une des sources les plus surprenantes de ces potasses sont les cendres des hauts fourneaux d'où on obtient de la potasse par un procédé simple et économique consistant, en premier lieu, à additionner une faible proportion de sel ordinaire à la charge du fourneau qui libère la potasse contenue dans le minerai et à le faire volatiliser sous forme de chlorure de potassium avec le gaz qui se dégage du fourneau.

A la suite d'expériences faites sur une grande échelle, on estime qu'il serait possible de recouvrir 50.000 tonnes de sels de potasse par an rien que des cendres des hauts fourneaux.

Ce serait assez pour suffire pratiquement aux besoins du pays.

Une usine a déjà été construite à Oldbury, près de Birmingham. Son aménagement permet d'extraire des cendres de hauts fourneaux une moyenne de 400 à 500 tonnes par semaine de chlorure de potassium. Une fabrique de conversion doit y être adjointe dans laquelle le chlorure, si nécessaire à l'agriculture, pourra être converti en sels de potasse raffinés.

On compte installer d'autres usines et procéder à l'extraction de potasses en grande quantité, en particulier dans l'important district producteur de fer de Cleveland.

Par suite de l'importance nouvellement acquise par les cendres des hauts fourneaux, le commerce de cendres a, dès août 1917, été placé sous le contrôle du gouvernement.

UNE HEUREUSE INITIATIVE

Afin d'assurer le logement aux ouvriers de son usine, une société industrielle du nord-est de l'Angleterre procède à l'érection de ce qu'elle nomme un village-jardin.

Devant chaque maison, en effet, est ménagé un espace gazonné non clos. Le projet comporte la construction de 4.000 à 5.000 maisons, dont 300 sont déjà très avancées et dans lesquelles 15.000 ouvriers pourront être confortablement logés.

Le village sera pourvu d'une église, d'une école et d'un café.

Il existe déjà une ferme, qui sera agrandie, pour approvisionner le village en lait et ses sous-produits.

TERRE GATÉE

Une terre gâtée est une terre qui a été labourée dans de mauvaises conditions.

Il arrive qu'en parcourant la campagne on constate que, dans un même champ labouré un mois auparavant, une partie est propre et nette, l'autre couverte de saines et de ravenelles. Le cas a été observé, en particulier peu avant la guerre, dans l'Aisne. Que s'était-il passé ?

Tout simplement ceci : au mois de mars on avait labouré un champ de terre légère et homogène, mais on n'avait pu faire tout le travail le même jour, et il avait fallu l'achever le lendemain. Or, il avait plu assez fort une partie de la nuit, et là était la cause du mal.

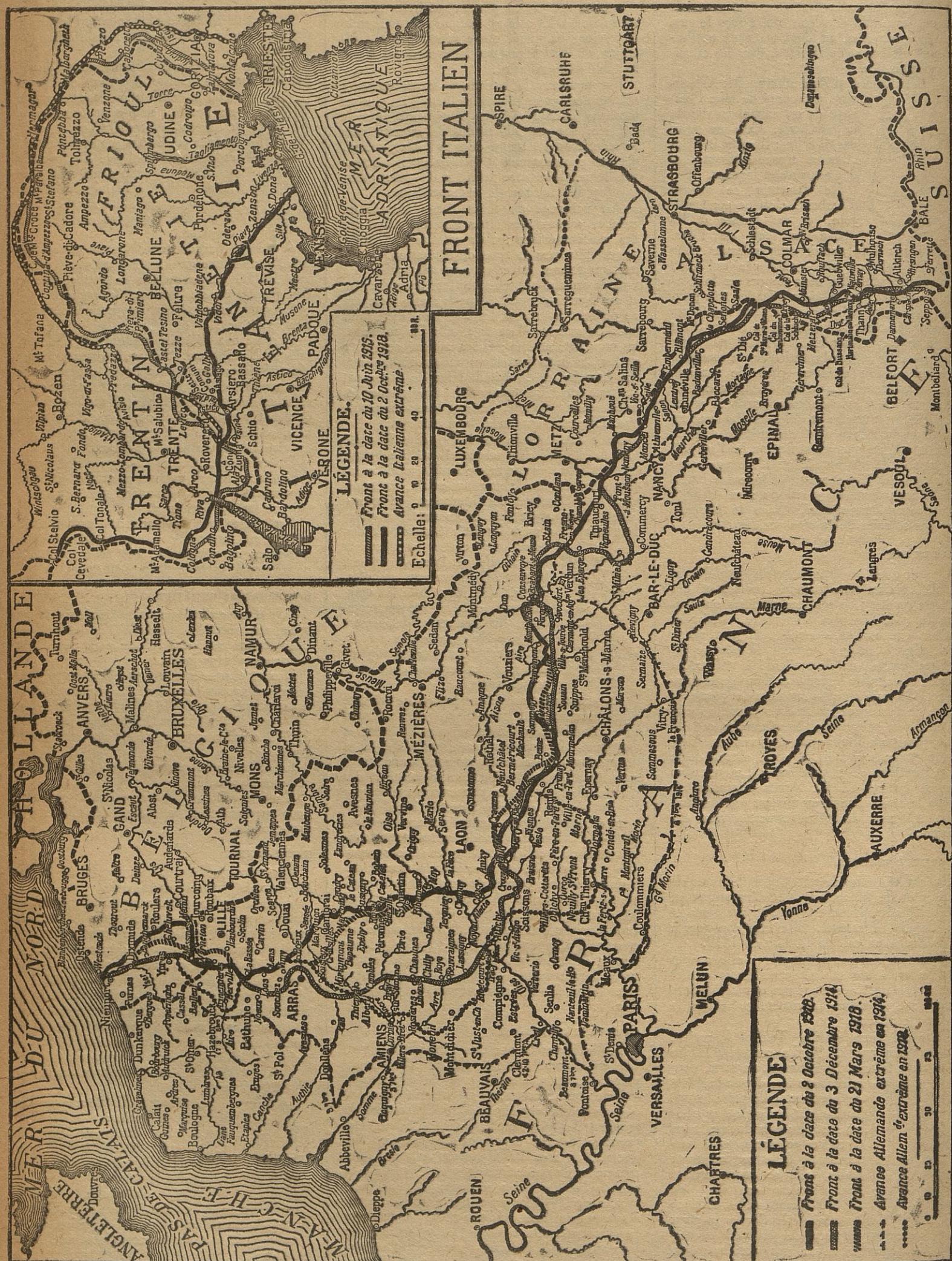
Le mélange de la terre un peu sèche de l'intérieur avec la terre superficielle détrempe par la pluie avait déterminé la levée rapide des graines contenues dans la couche profonde.

Caton, Columelle, Virgile connaissaient le fait, et de Gasparin a longuement insisté sur la définition de la « terre gâtée » et sur les conditions où elle se produit.

Comme l'a dit Columelle il y a plus de dix-huit cents ans, il ne faut pas labourer la terre rendue humide par les pluies légères qui en ont humecté la couche superficielle.

V.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917-1918)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

DENDELYS

donne aux dents la blancheur du lys

Savon
Pâte



Poudre
Elixir

Nettoie
et
conserve
les dents

Purifie
l'haleine,
raffermi
les gencives

Impression
de fraîcheur
délicieuse

TOUTES PARFUMERIES
ET
ARYS, 3, r. de la Paix
PARIS

Action
antiseptique très
persistante

PATE : boîte porcelaine, 6 francs ; franco, 6 fr. 70 ;
boîte aluminium, 4 fr. 50 ; franco, 5 francs.
SAVON : boîte porcelaine, 6 francs ; franco, 6 fr. 70 ;
boîte aluminium, 4 fr. 50 ; franco, 5 francs.
ELIXIR : 4 fr. ; fco, 5 fr. 40. — POUDRE : 6 fr. ; fco, 6 fr. 70.

AUGEN ENVOI CONTRE REMBOURSEMENT

Un jour viendra

Parfum d'Arys
de très grand luxe,
adopté
par toutes les élégantes.

Extrait
Eau de
toilette
Lotion
Poudre



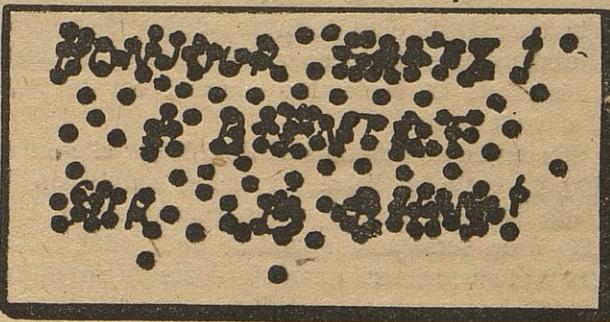
ARYS
3, r. de la Paix
PARIS
et toutes
Parfumeries.

*A celle dont mon cœur veut faire une marquise,
Je veux offrir, galant, en un doux abandon,
"Un jour viendra", parfum objet de convoitise
Des femmes désirant le plus rare des dons.*

Le flacon de "Lalique" : 30 fr. ; franco contre mandat-poste de 33 fr.

NOS CONCOURS

CONCOURS N° 26. — Trouée par les balles



Un soir, vers cinq heures, un poilu assis dans les tranchées, non pas dans un bon fauteuil, mais sur une grosse pierre, fumait mélancoliquement sa pipe.

Tout à coup, un sourire glissa sur ses lèvres. Il appela un camarade.

— Tiens, dit-il, regarde les boches là-bas. On n'a même pas la consolation de tirer dessus ; je vais leur dire un mot.

Saisissant une grande planche noire, il écrivit une phrase qui, sans doute, excita la fureur de l'ennemi, car aussitôt que notre poilu l'eut élevée et placée bien en vue, une pluie de balles s'abattit sur elle ; les lettres en furent effacées en grande partie.

Nous demandons à nos lecteurs de reconstituer la phrase du poilu.

Combien recevrons-nous de réponses Les réponses seront reçues jusqu'au 31 octobre et les résultats publiés dans notre numéro du 21 novembre.

LISTE DES PRIX :

1 ^{er} PRIX	Une montre-bracelet	Valeur 40 fr.
2 ^e	Un rasoir mécanique	25 »
3 ^e	Un porte-plume Watermann's	25 »
4 ^e	Une blouse lingerie	20 »
5 ^e	Un coffret parfumerie	15 »
6 ^e	Une montre	15 »
7 ^e	Un document d'histoire	12.50
8 ^e	Un service à café	12.50
9 ^e	Un pot à fleurs	10 fr.
10 ^e	Une boîte dentifrice	8 »

CONCOURS N° 21. — Résultats

Le chiffre à trouver était 7 et ce nombre devait être compté à partir de la lettre qui suivait la lettre Q, placée au sommet du cercle. Le proverbe était celui-ci : "Qui bien commence, bien finit."

Nous avons reçu pour ce concours 6.158 solutions justes. Pour l'attribution des prix nous avons procédé suivant le règlement de nos concours.

CLASSEMENT DES CONCURRENTS :

1 ^{er} Prix	Une montre	Valeur : 45 fr.
M.	GUERIN, instituteur, Martigny, par Falaise. (Ecart : 8.)	
2 ^e	Un dictionnaire de médecine	» 35 »
M. V.	ALORY, rue de la Gare, Nantes-Doulon. (Ecart : 24.)	
3 ^e	Une blouse lingerie	» 25 »
Mme M.-A.	MEICHLER, 2 bis, rue Clauzel, Alger. (Ecart : 32.)	
4 ^e	Un volume « Pourquoi pas »	» 20 »
M.	PELLOUX, Gendarmerie, l'Arbresle (Rhône). (Ecart : 34.)	
5 ^e	Un rasoir mécanique	» 20 »
Mme Camille	LOISEAU, Villers-sur-Trie (Oise). (Ecart : 42.)	
6 ^e	Un vol. « Astronomie »	» 15 »
Mme BENOIT,	Charlieu. (Ecart : 44.)	
7 ^e et 8 ^e	Un arôme Fellah	» 10 »
Mme A.	FERON, 20, rue Coisevoix, Paris. (Ecart : 47.)	
Mme Anna	MORISSON, quai de Brazza, Bordeaux. (Ecart : 48.)	
9 ^e et 10 ^e	Un rasoir mécanique	» 10 »
M. J.	KERVAN, matelot-mécan., patrouille Onagre, Oran. (Ecart : 49.)	
Mme A.	LEVADOUX, 22, rue de Brie, Brunoy. (Ecart : 53.)	

Découpez le bon de participation à ce concours, bon n° 26, et collez-le sur la feuille de réponse.

CONCOURS N° 26
BON DE CONCOURS
A découper et à coller sur la feuille de concours.

CHEFS-D'ŒUVRE DE L'HORLOGERIE FRANÇAISE

Mouvement
Chronomé-
trique
10 rubis



Garantie
15 ans
sur bulletin

Métal inaltérable imitant l'OR à s'y méprendre

Pour HOMME ou DAME : 38 francs

CADRAN LUMINEUX : Augmentation de 6 francs

Attention
aux
imitateurs
peu
scrupuleux

La plus
importante
Maison vendant
directement
sans
intermédiaires
aux prix
de fabrique.
Joindre le montant
à la commande
plus 0 fr. 50 p/ port

MAISON
DE CONFIANCE

J. BENOIT FILS & Cie
Manufacture Principale d'Horlogerie
BESANÇON



Les propriétaires actuels de la Manufacture d'Horlogerie Jean Benoit Fils & Cie viennent de célébrer le 128^e anniversaire de l'entrée de leur famille dans l'industrie horlogère, où tous leurs membres se succèdent de père en fils. La Manufacture d'Horlogerie Jean Benoit s'est toujours éloignée de la pacotille et spécialisée dans la bonne fabrication. Son souci constant de la perfection, joint à l'habileté et au goût de ses collaborateurs techniques, lui a créé dans l'industrie franc-comtoise, dont elle est l'un des plus importants propagateurs, une situation prépondérante en se spécialisant dans la vente des meilleures productions de notre grande métropole horlogère.

Jean BENOIT FILS & Cie.

EXIGER
SUR CADRAN LE MOT
REINE DES MONTRES
et le Nom du Fabricant

DEMANDEZ
notre
SUPERBE
ALBUM ILLUSTRE
envoyé
contre 0 fr. 25 en timbres

Vous
y trouverez
un grand choix
de
tous modèles

MAISON
FONDÉE EN 1791

Pour la Femme

Toute femme qui souffre d'un trouble quelconque de la Menstruation, Règles irrégulières ou douloureuses, en avance ou en retard, Pertes blanches, Maladies intérieures, Métrite, Fibrome, Salpingite, Ovarite, Suites de couches, guérira sûrement, sans qu'il soit besoin de recourir à une opération, rien qu'en faisant usage de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

uniquement composée de plantes inoffensives jouissant de propriétés spéciales qui ont été étudiées et expérimentées pendant de longues années.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY est faite expressément pour guérir toutes les maladies de la femme. Elle les guérit bien parce qu'elle débarrasse l'intérieur de tous les éléments nuisibles ; elle fait circuler le sang, décongestionne les organes en même temps qu'elle les cicatrise.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY ne peut jamais être nuisible, et toute personne qui souffre d'une mauvaise circulation du sang, soit Varices, Phlébites, Hémorroïdes, soit de l'Estomac ou des Nerfs, Chaleurs, Vapeurs, Etoffements, soit malaises du RETOUR D'ÂGE, doit, sans tarder, employer en toute confiance la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, car elle guérit tous les jours des milliers de désespérées.

Le flacon, 5 fr. dans toutes les Pharmacies ; 5 fr. 60 francs gare. Les 4 flacons, 20 fr. francs gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.

Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la signature Mag. DUMONTIER

(Notice contenant renseignements gratis.)

L'UNITÉ DE BARBE par le RASOIR UNIQUE **APOLLO**

& sa lame à tranchants courbes biseautés
Le Rasoir de Sûreté préféré des Soldats Alliés
Invention et Fabrication FRANÇAISE
EN VENTE PARTOUT

POUDRES & CIGARETTES ESCOUFLAIRE
On n'en trouve donc plus?... Si, PARTOUT
Montrez cette annonce à votre pharmacien
ASTHME Toutes
EMPHYSÈME — BRONCHITE CHRONIQUE
P/ boîte d'essai grat.: 26, Grand'Rue, Louvres (S.-&-O.)

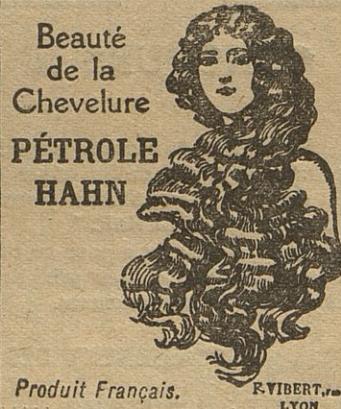
Pour suivre les opérations
sur tous les fronts, achetez
L'ATLAS DES FRONTS
Édité par le PAYS DE FRANCE

Pas de cartes compliquées et inutiles, aucune difficulté pour trouver les noms cherchés.

Cet atlas, comprenant 20.400 noms, contient un Répertoire alphabétique des plus ingénieurs, qui permet de retrouver instantanément tous les noms figurant et dans l'**ATLAS DES FRONTS** et dans l'**ATLAS DE GUERRE** déjà édité par le PAYS DE FRANCE.

PRIX
de l'exemplaire 1 fr. 50
Envoi franco contre 1 fr. 80
adressés au PAYS DE FRANCE

En vente dans toutes les librairies,
kiosques, etc., et au PAYS DE FRANCE,
6, boulevard Poissonnière.



ANGLAIS indisp. apr. guerre. Profitez de vos loisirs en pren. leçons particulières p/ corresp. Prix tr. modérés. Prépar. p/ commerce et t/ exam. Méth. rap*. Excel. ref. Ecr. M. ROLLMER, pr/ dipl., 4, r. Lamandé, Paris (17^e).

EN VENTE

L'ART & LA MANIÈRE
DE FABRIQUER LA

Marmite Norvégienne

et de faire la cuisine { sans feu } ou presque { sans frais }

Par LOUIS FOREST

En vente au PAYS DE FRANCE
2-4-6, boulevard Poissonnière, Paris

Prix : 0 fr. 30

Envoi franco contre 0 fr. 35

L'EMPRUNT de la LIBÉRATION

Le taux d'émission de la nouvelle rente française que le ministre des finances a été autorisé à émettre par le décret du 24 septembre courant, est de 70,80 pour 4 francs de rente.

Elle donne un revenu réel de 5,65 % ; elle est exempte d'impôt, reste à l'abri de toute conversion pendant 25 ans, offre la chance d'une plus-value en capital de 12,99 % du versement quand le cours atteint 80 francs, 27,11 % du versement quand le cours atteint 90 francs et 41,24 % du versement quand le cours atteint 100 francs (le pair).

La souscription sera ouverte du 20 octobre au 24 novembre 1918.

Les nouvelles rentes porteront jouissance à partir du 16 octobre 1918.

Paiement des arrérages. — Les arrérages seront payables aux dates des 16 janvier, 16 avril, 16 juillet et 16 octobre de chaque année.

Forme des titres définitifs. — Les titres définitifs de rente 4 % seront soit au porteur, soit nominatifs, soit mixtes.

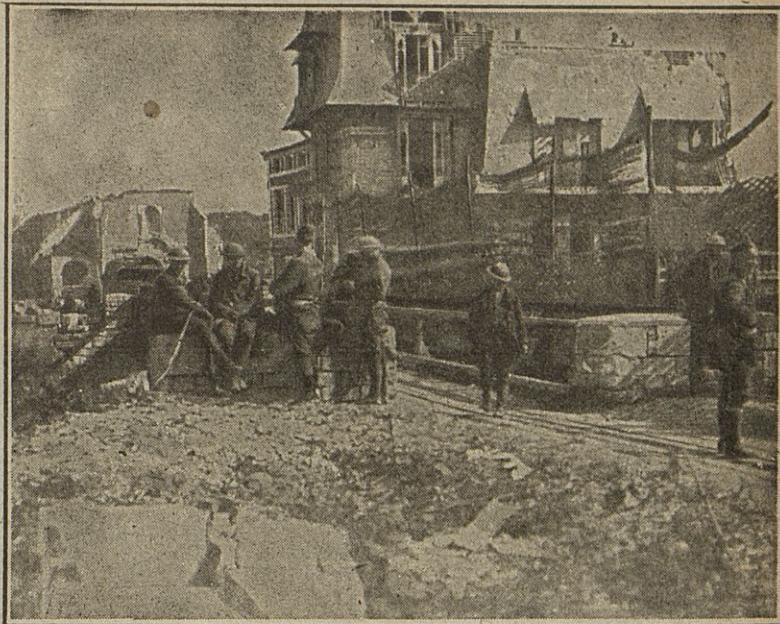
Conditions particulières de souscription. — Les arrérages des emprunts émis ou garantis par l'Etat russe seront admis en libération des souscriptions à concurrence de la moitié au maximum du montant total de chaque souscription. Leur valeur nette est déterminée au tableau publié par le Journal Officiel du 26 septembre 1918.

Les pièces de 2 francs, 1 franc, 50 et 20 centimes à l'effigie de Napoléon III lauré seront reçues par les caisses publiques pour l'acquittement des souscriptions durant la période de l'émission.

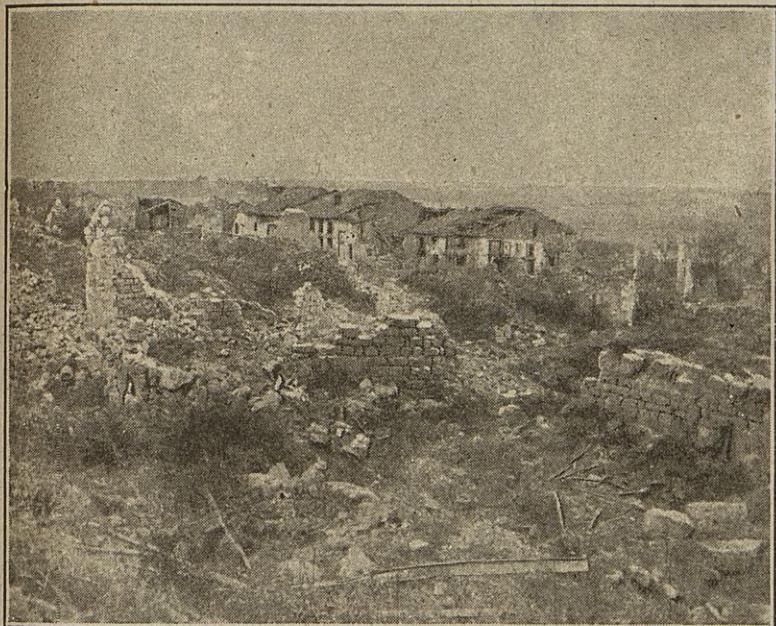
LES SUCCÈS DES AMÉRICAINS DANS LA MEUSE



MONTFAUCON (MEUSE) : L'ÉGLISE, DÉTRUIE PAR LES BARBARES.



VARENNES (MEUSE) : VUE DE L'ENTRÉE DU PONT.



MONTFAUCON, BATI A 160 MÈTRES AU-DESSUS DE LA MEUSE.



LA RIVIÈRE L'AIRE, DANS LA TRAVERSÉE DE VARENNES.

La brillante offensive franco-américaine, commencée le 26 septembre de part et d'autre de l'Argonne, a été couronnée de succès ; dès le premier jour, les Américains du général Ligget enlevaient de haute lutte Montfaucon et Varennes, célèbre par l'arrestation de Louis XVI ; ils avaient progressé de 11 kilomètres sur un front de 32 kilomètres.

SUR LE FRONT ORIENTAL

MACÉDOINE. — La vigoureuse offensive que les alliés continuaient à pousser sans arrêt sur toute l'étendue du front de Macédoine a porté ses fruits. La Bulgarie a capitulé.

Du 24 au 29 septembre, l'avance victorieuse des troupes de l'Entente ne s'était pas arrêtée un seul jour ; leur action se développait, d'une manière générale, à gauche, vers Uskub ; à droite, à travers le territoire bulgare. Le 26, pendant que les Serbes occupaient Velès et portaient leurs têtes de colonnes à 35 kilomètres d'Uskub, les Anglais s'emparaient de la ville bulgare de Strumica et commençaient à remonter la vallée de la Strumica. Les troupes bulgares, quoique démoralisées, ne reculaient pas sans opposer aux nôtres une résistance énergique ; mais elles ne pouvaient décidément pas endiguer le flot qui les repoussait.

Dans leur retraite, elles abandonnaient aux vainqueurs des prisonniers en foule, leurs canons, leurs munitions et leurs approvisionnements. Le 28, les communiqués annonçaient la rapide continuation de l'avance sur tout le front : les Serbes allaient de leur côté franchir la frontière bulgare. C'est alors que le roi Ferdinand s'est résigné à déposer les armes et à solliciter un armistice en vue de la conclusion de la paix. Cependant les troupes alliées, ce même jour, occupaient de nouvelles villes, entre autres Uskub, Kicevo, Struga. L'armistice ayant été accordé, les hostilités cessèrent le 30 septembre à midi.

PALAESTINE. — La conquête de la Palestine est achevée. Un corps d'armée turc, qui, à la date du 24 septembre, restait à l'est du Jourdain, coupé de ses communications et privé de ravitaillement, a capitulé le 30 à la gare de Ziza, à une trentaine de kilomètres au sud d'Amman. C'était ce corps qui fournissait les garnisons turques de la voie ferrée du Hedjaz, entre Maan et Amman.

Les Anglais annonçaient, le 26 septembre, que leur cavalerie avait occupé Tibériade, Semakl et Essamra sur les rives du lac, malgré la résistance des garnisons turques : la région environnante était conquise le 27. Ce jour-là, les troupes du général Allenby faisaient leur jonction avec celles du roi du Hedjaz, à une trentaine de kilomètres au nord-ouest de Deraa. Le chemin de fer vers Damas était en partie occupé.

A 8 heures du matin, le 27 septembre, les alliés avaient fait en Palestine, depuis le début de cette offensive, cinquante mille prisonniers et pris à l'armée turque 325 canons.

Un communiqué non moins impressionnant annonçait, le 1^{er} octobre, que les avant-gardes du général Allenby s'étaient établies au nord-ouest et au sud de Damas, non sans faire mille prisonniers de plus. C'est dire que Damas était, à cette date, très menacé. En effet, Damas capitulait le lendemain et était occupé par la cavalerie australienne et une partie de l'armée du roi Hussein. Cet événement arrivait treize jours après le début de l'offensive de Palestine.

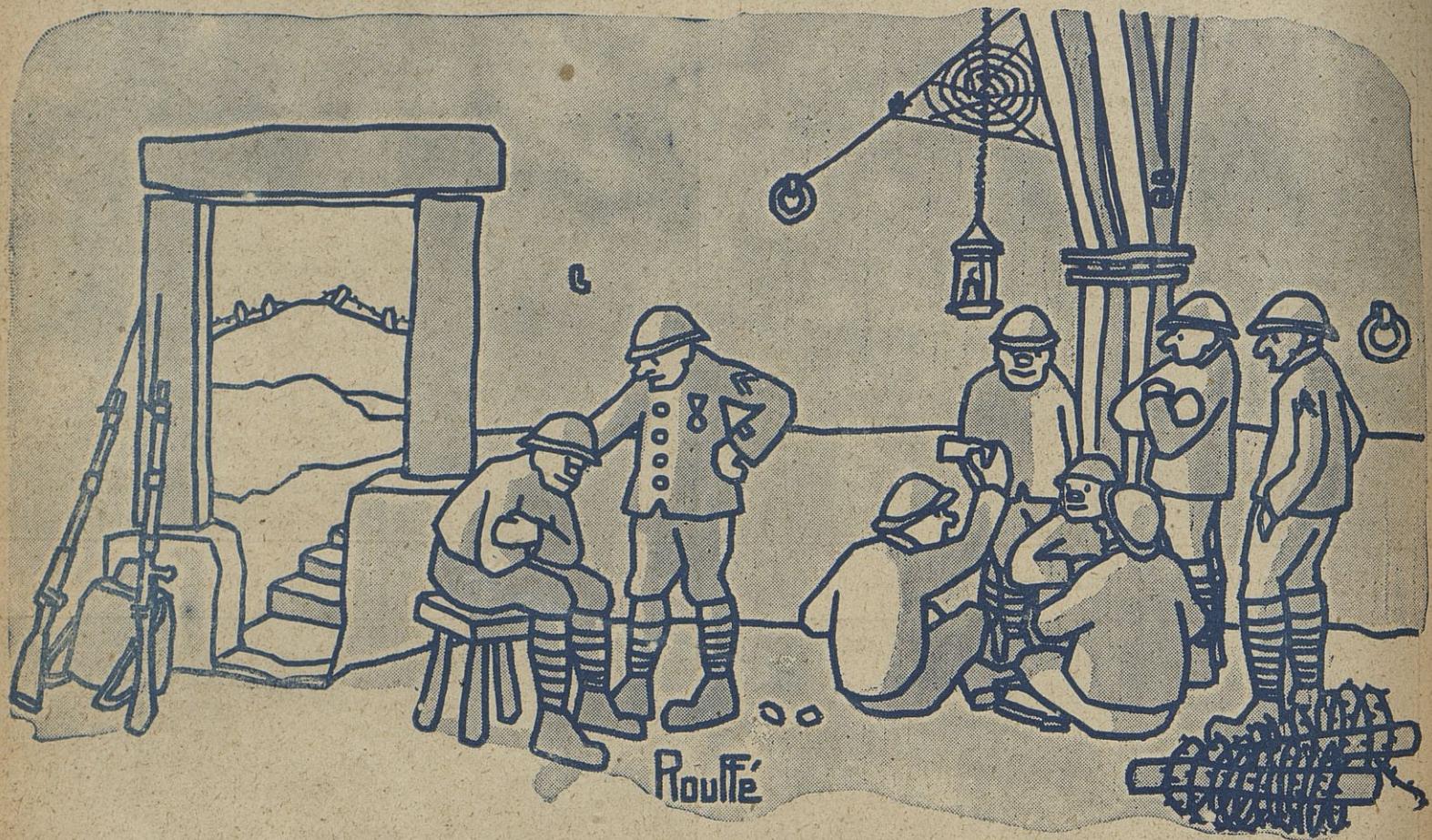
Les contingents français ont pris une part glorieuse aux opérations qui ont abouti à l'expulsion des Turcs de la Palestine.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 207 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 8 et intitulé : « Les Américains au feu dans un secteur du front de l'Aisne. »

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



RUSE DE GUERRE

— Alors, Fortuné, est-ce bientôt qu'on part en permission ?
— Sergent, j'veus vois v'nir, vous n'avez pu d'tabac !



RECEVOIR QUELQUE CHOSE.

— Ça a beau n'être qu'un vulgaire prospectus de marchand de vin, ça fait tout de même bougrement plaisir....